



Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

21 | 2008

Varia

Joannis MYLONOPOULOS, Hubert ROEDER (éds), Archäologie und Ritual. Auf der Suche nach der rituellen Handlung in den antiken Kulturen Ägyptens und Griechenlands

Vinciane Pirenne-Delforge



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1702>

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2008

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

Vinciane Pirenne-Delforge, « Joannis MYLONOPOULOS, Hubert ROEDER (éds), Archäologie und Ritual. Auf der Suche nach der rituellen Handlung in den antiken Kulturen Ägyptens und Griechenlands », *Kernos* [En ligne], 21 | 2008, mis en ligne le 15 septembre 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1702>

Joannis MYLONOPOULOS, Hubert ROEDER (éds), *Archäologie und Ritual. Auf der Suche nach der rituellen Handlung in den antiken Kulturen Ägyptens und Griechenlands*, Wien, Phoibos Verlag, 2006. 1 vol. 21 × 30 cm, 237 p. ISBN : 3-901232-68-0.

Ce volume d'une belle qualité de forme et de fond réunit les actes de deux journées d'étude qui se sont tenues à l'Université de Heidelberg en juin 2004 dans le cadre d'un vaste programme de recherche sur la *Ritualdynamik. Soziokulturelle Prozesse in historischer und kulturvergleichender Perspektive*. Il s'agit de la mise en regard – qui est une juxtaposition – d'études de cas respectivement ancrés en Égypte et en Grèce, sur la problématique de la reconstitution archéologique des pratiques rituelles. Est-elle possible et, dans l'affirmative, quelles sont les limites de l'intelligibilité qu'elle autorise ? L'introduction des deux éditeurs inscrit très clairement l'ouvrage sur l'arrière-plan méthodologique des études récentes sur le rituel, où convergent les thèmes de la transformation des traditions – contrairement à une vision statique du religieux longtemps de mise – et de la « performance ». Ces deux aspects impliquent une vision dynamique des rituels, tant dans leur accomplissement que dans leur évolution éventuelle. Mais il faut rester très conscient des limites dans lesquelles la nature éclatée et fragmentaire de la documentation confine l'antiquisant, en regard des possibilités de prise directe sur le réel qui caractérisent le travail de ses confrères sociologues.

Vu le lectorat de *Kernos*, j'ose espérer que les éditeurs ne m'en voudront pas de privilégier le volet grec de cet ouvrage. – D. Panagiotopoulos étudie le saut sur le taureau de la période minoenne, connu par l'iconographie des palais mise au jour par Evans. Faisant – après d'autres – l'hypothèse qu'il s'agit bien d'une « performance rituelle », l'A. remarque la nature prestigieuse des supports qui attestent le geste, de même que son caractère emblématique dans le contexte palatial. Il en étudie successivement la nature des acteurs, la manipulation elle-même et la mise en scène, pour conclure sur l'hypothèse d'une prestation de type « charismatique » en relation avec le pouvoir. – A. Klöckner aborde l'immense corpus des reliefs dédicatoires en choisissant trois thèmes : la nature des animaux de sacrifice, le costume particulier, le geste éventuellement exceptionnel de l'orant. Par quelques exemples, elle montre de façon très claire et nuancée le type d'interaction qui se joue entre le(s) fidèle(s) et la divinité honorée dans la visualisation d'une scène qui n'est jamais la photographie d'un rituel, mais un medium de communication. – K. Sporn se penche sur un autre corpus figuré, celui des reliefs funéraires afin de repérer des traces de rituels. Elle analyse dès lors une série de reliefs hors de l'Attique afin d'échapper au caractère stéréotypé de cet ensemble. Recherchant les éléments religieux sous-jacents à de telles représentations, elle analyse trois thèmes : les rares apparitions de figures divines dans l'image, les humains en figure divine – ce qui pose tout le problème de « l'héroïsation » du défunt –, la mise en scène de la piété des humains¹. – T. Mattern s'interroge sur l'architecture comme espace de l'action rituelle. L'évolution architecturale du sanctuaire d'Héraclès à Cléonai est ainsi prise comme exemple pour une analyse fonctionnelle élargie à des parallèles. En dépit du caractère « typique » des bâtiments sacrés en Grèce, ses concepteurs disposaient d'une marge de manœuvre qui permettait d'inscrire dans des décalages par rapport à une « norme » des caractéristiques rituelles ou de représentation du dieu. – J. Mylonopoulos fournit une copieuse mise au point sur le sanctuaire de Dodone, tant du point de vue de l'évolution architecturale que du rituel. Il souligne notamment la présence d'un culte en ce lieu dès la

¹ Signalons que le relief de Polyxena est mal placé sur les planches. Sa légende est à la figure 5, mais la photographie apparaît au-dessus de la légende de la figure 4. En outre, alors qu'il a longtemps été interprété comme la stèle d'une prêtresse arborant la statuette de la divinité desservie (ce que l'A. considère elle aussi), une étude récente en fait la stèle d'une jeune morte figurée en vêtement d'épousée et représentée dans le geste d'offrir une poupée [A. SCHWARZMAIER, *JDAl* 121 (2006), p. 175-226].

période mycénienne, tout en se refusant à trancher la question de la « continuité » culturelle. Le profil des sacerdoce, de même que les procédures oraculaires sont soigneusement analysés, en tentant de rendre compte des évolutions dont paraît témoigner une documentation contradictoire. L'instauration des *Naia* au III^e s. av. J.-C. est également abordée, ainsi que les évolutions hellénistiques du site. Une inscription atteste aussi que le théâtre a, au temps d'Auguste, accueilli des *venationes* et peut-être des *munera gladiatoria*. Serait-ce une ultime forme d'offrande à Zeus Naïos ? – H. Bumke nous emmène dans un autre sanctuaire oraculaire, à Didymes, pour y étudier le culte d'Artémis. Elle interroge de façon critique l'interprétation de l'espace généralement attribué à Artémis au sein du sanctuaire d'Apollon pour conclure à une impossibilité matérielle. Les seules attestations du culte sont épigraphiques et témoignent d'un lien étroit entre Artémis et son frère dans la démarche oraculaire – qu'elle porte l'épiclese *Pytheîe* n'est pas innocent de ce point de vue ! C'est donc près du temple de son frère que l'on est en droit de supposer que s'élevait son sanctuaire à elle.

Vinciane Pirenne-Delforge
(F.R.S.-FNRS – Université de Liège)

Reynal SOREL, *Chaos et éternité. Mythologie et philosophie grecques de l'Origine*, Paris, Les Belles Lettres, 2006. 1 vol. 14, 5 × 21, 5 cm, 188 p. (*Vérité des mythes*). ISBN : 2-251-32439-9.

Chacune des deux notions annoncées dans le titre fait l'objet d'un chapitre, l'interprétation donnée de la première impliquant la seconde. L'introduction commence par mettre la problématique abordée en perspective en rappelant le type d'origine que les penseurs chrétiens ont conçue, la création *ex nihilo*, « à partir de rien », expression assez maladroite qui, prise à la lettre, confine à l'absurde, mais qui entend manifester la toute-puissance de Dieu et sa totale altérité par rapport au cosmos qui est son œuvre. L'A. se propose de montrer le « refus par anticipation » que les Grecs ont toujours opposé à cette conception d'une création absolue, pas seulement les philosophes, – lesquels ont proclamé sagement et de très bonne heure que « rien ne naît de rien », – mais aussi le principal représentant de la mythologie de l'origine, le vieil Hésiode et sa *Théogonie*; or ceci n'était pas évident et le présent essai se propose donc de lever notamment le malentendu que la grécité païenne a entretenu à cet égard avec elle-même. S'agissant du mythe cosmogonique, la méthode utilisée sera « simple », en l'occurrence « tautégorique », selon l'expression de Schelling qui postule qu'un mythe ne dit pas autre chose que ce qu'il énonce et qu'il importe donc de s'en tenir au sens absolument littéral; pareille méthode, est-il ici ajouté, s'oppose à la « raison mythologique », laquelle « arraisonne » le mythe, autrement dit, le force à se rendre à ses raisons, dès lors que la raison du mythe est à trouver hors de lui. Fort de ces précisions, l'A. esquisse ce que va être son exégèse du Chaos que le poète béotien installe à l'origine de sa genèse. L'approche tautégorique, annonce-t-il, va faire apparaître que ce mythe, loin de constituer « les prémices d'une spéculation supposée déjà philosophique », « rapporte un processus d'ouverture, et que cette ouverture s'épanouit sans cesse selon un mouvement de retrait, seul processus offert à la pensée pour lui faire entendre quelque chose sur la condition de l'advenue du monde ». En d'autres termes, alors que le *logos* des premiers philosophes se demande « ce d'où » proviennent les choses, comme l'a bien observé Aristote, le *mythos* du Chaos s'intéresse au « ce sans quoi les choses peuvent apparaître ». Comme le souligne la quatrième de couverture, la seule définition possible de Chaos, c'est « le retrait incessant de l'infigurable pour laisser advenir ce qui n'est pas lui ». À ce stade, on ne peut s'empêcher de se prendre quelques instants la tête entre les mains, mais on n'arrive pas encore à se dire : « Comment n'y a-t-on pas pensé plutôt ? ».